

Le retour du cassé

L'Espace du diable. Nouvelles de Jacques Renaud, Montréal, Guérin littérature, 1989, 263 p. 14,95\$.

Michel Lord

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39155ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lord, M. (1989). Compte rendu de [Le retour du cassé / *L'Espace du diable*. Nouvelles de Jacques Renaud, Montréal, Guérin littérature, 1989, 263 p. 14,95\$.] *Lettres québécoises*, (56), 28–29.



LE RETOUR DU *CASSÉ*

L'Espace du diable. Nouvelles de Jacques Renaud, Montréal, Guérin littérature, 1989, 263 p. 14,95\$.

L'édition littéraire cause parfois des surprises; par un heureux hasard de circonstances, des écrivains aussi remarquables que Jacques Brossard (*L'Oiseau de feu*¹) et Jacques Renaud (*L'espace du diable*) ont choisi de refaire surface, l'un dans la science-fiction, son domaine, l'autre, dans le fantastique, genre qu'il aborde pour la première fois. Au même moment, les Éditions L'instant même décident de rééditer un recueil, *La Mort exquise*² de Claude Mathieu, considéré déjà comme l'un des classiques de la nouvelle fantastique québécoise contemporaine.

Le plus étonnant toutefois tient au fait que le retour de Renaud (non pas après une absence de 25 ans mais presque puisque, depuis *Le Cassé*³, aucune de ses œuvres n'avait été vraiment remarquée) s'inscrit à la fois fort loin et fort proche des frontières du genre réaliste qu'il pratiquait à l'époque de *Parti pris* et de la querelle du joul : fort loin, parce que son écriture est, dans le cas présent, résolument tournée vers le genre fantastique, et, fort proche, en raison de l'inscription de l'anecdote, étrange ou pas, des nouvelles tant du *Cassé* que de *L'Espace du diable* dans une sorte d'hyperréalisme urbain; mais cette anecdote sert d'ancrage au réalisme cru de 1965 et de point de bascule à la représentation du fantastique en 1989. Ainsi, «La Naissance d'un sorcier» se déroule dans un décor que l'on devine libanais, sans que le Liban ne soit nommé une seule fois, tout juste fortement suggéré par les bombardements, les murs éventrés, les innocents massacrés... L'histoire se fait, de cette manière, (hyper)réaliste mais aussi magique car le récit pose à la fois ce décor extrêmement réel et y inscrit un discours réifiant la pensée magique : tout dans la nouvelle converge vers le



pouvoir effectif mais caché d'un certain Dieu Asnoki, sorte de «sorcier» qui «demeurait éternellement Dieu Asnoki et se transmettait de génération en génération vieille mère noire dans un corps d'homme» (p. 58). Il y est question, comme dans tous les rituels magiques, d'onguents, de formules incantatoires qui semblent répondre, comme par magie ou par osmose, aux pouvoirs du langage et de la pensée par le truchement d'une conscience en contact «vocalique» avec le supranaturel.

La problématique change sensiblement dans «Tison ou l'Agonie d'un chasseur», mais demeurent les questions du réel/irréel et de l'intervocalisation intérieure. En raison du questionnement sur l'étrangeté du phénomène (l'action apparemment effective d'une voix étrangère, surnaturelle, à l'intérieur du corps d'un homme sur le point de mourir gelé dans la forêt), la mise en discours se révèle tout à fait fantastique. «Quelque chose» parle dans la conscience d'un homme, qui n'est peut-être pas sa propre conscience mais une force réellement surnaturelle. Dans ce parcours

narratif qui va du réel (hyperréel) au magique en passant par une formalisation fantastique (c'est-à-dire un questionnement sur la survenance de l'improbable), un personnage, dont la formation semble correspondre à celle d'un scientifique, ne peut accepter la réalité de l'étrangeté à laquelle il est mêlé. Et pourtant...

Bien que les six nouvelles soient de grand cru, même celle intitulée «Der Fish», où une truite passe de Berlin Est à Berlin Ouest, et qui allie avec finesse le merveilleux, l'humour, le fantastique et l'allégorique, c'est avec «L'Espace du diable» que le recueil prend toute sa valeur. Cette véritable novella de 150 pages, est absolument fascinante, même si elle comporte quelques longueurs dues aux répétitions et aux reprises, motivées toutefois par le ton du récit et la situation du narrateur.

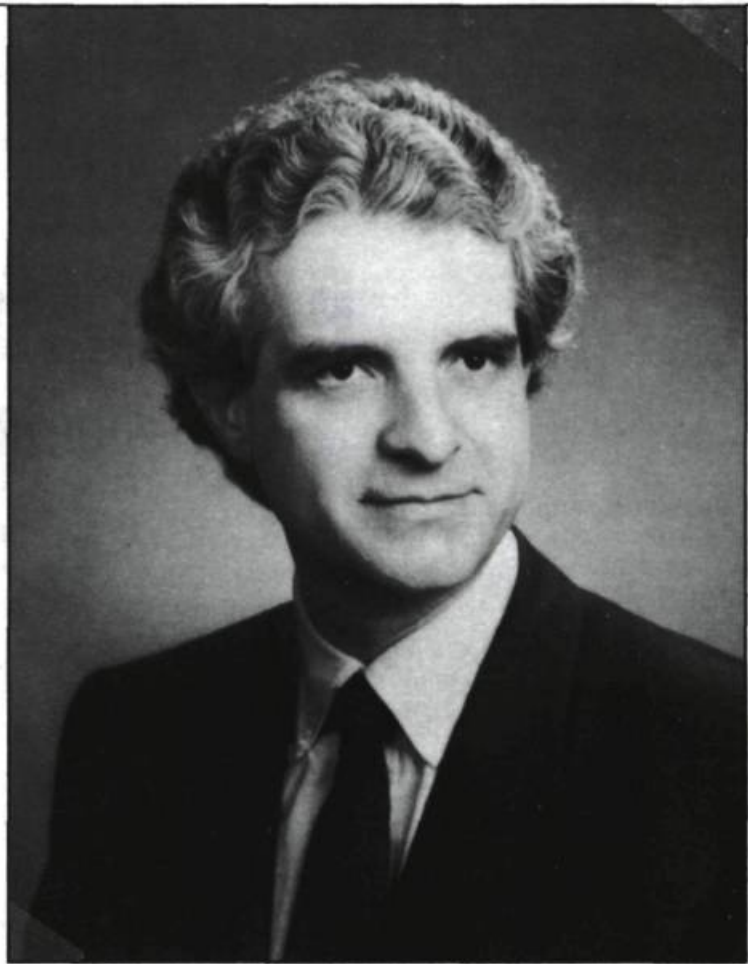
Le récit prend la forme d'un journal intime, rédigé à Montréal et daté d'octobre 1963, qui pose en abyme, par le procédé de l'autocitation, le texte même de la nouvelle qui est en train de se réaliser : un écrivain, chômeur, forcément *cassé*, essaie d'écrire ce qu'il appelle un *live*, c'est-à-dire — selon la «théorie» énoncé par le narrateur — une nouvelle qui croque la réalité sur le vif. Élément capital de la structure du contenu, l'écrivain, écrivain/se citant, fait état, dans les deux parties intimement intriquées du récit, de problèmes connexes à la rédaction de sa nouvelle, dont celui de sa relation difficile avec un directeur de revue de tendance socialiste et nationaliste. C'est donc dire que, si le récit est campé dans un univers misérabiliste semblable à celui du *Cassé*, et problématise certaines des préoccupations socio-culturelles de ces années-là (le joul, le rapport à l'anglais...), «L'Espace du diable» porte aussi les marques de sa postmodernité, le texte se réfléchissant lui-même, et son narrateur, représenté en

tant qu'auteur, cherchant à se situer dans le champ littéraire québécois et à comprendre les raisons de son rejet, les chances de réussite de telle ou telle esthétique...

Par-dessus tout, ce qui distingue *Le Cassé* de «L'Espace...», c'est l'inscription de l'étrangeté dans l'histoire, extrêmement banale au départ, de cet écrivain en mal d'éditeur. Tout se passe comme si Renaud avait écrit en même temps que *Le Cassé* cet «Espace du diable» mais qu'il l'aurait gardé dans ses tiroirs faute d'avoir trouvé l'éditeur de revue qui en aurait voulu, la mode esthétique étant alors au réalisme : c'est à peu de chose près ce qui est problématisé avec obstination dans le récit, — c'est même l'embrasseur scripturaire, — le personnage-écrivain-narrateur travaillant d'arrache-pied à produire une nouvelle commandée puis condamnée par une revue, dite socialiste (est-ce de *Parti pris* qu'il s'agit, Renaud, règle-t-il de vieux comptes?), et dont le directeur juge finalement qu'elle est inacceptable parce qu'il est dit quelque part dans la nouvelle que le narrateur songe à écrire en anglais, ce qui serait une façon de vivre de sa plume en Amérique (p. 138) et non comme un *cassé*.

Mais ceci n'est qu'un aspect du contenu de la nouvelle. Dans la mise en discours, il y a un «détail», qui est plutôt de l'ordre du construit car il n'y a rien d'inutile dans cette nouvelle, détail représenté par Pinote, un chien que le narrateur recueille chez lui au début du récit, dans un prélude tout à fait «gothique» terrifiant avec décor automnal, sombre, orageux... Cette rencontre est capitale dans la production et dans la construction de l'effet fantastique, et surtout elle prépare de longue main l'aménagement d'une finale époustouflante.

Je ne dévoilerai pas la clé de cette nouvelle à suspense, mais il appert que «L'Espace du diable», syncrétisant toute l'esthétique du recueil, relève à la fois de l'allégorique, du réalisme magique et du fantastique, et même de l'horrible. Par le truchement de cette *forme baroque*, Renaud semble avoir un message à faire passer à la fois à la société québécoise dans son ensemble (et son récent engagement politique pour le Parti Égalité semble y être pour quelque chose : discours contre le ghetto francophone, pour l'ouverture à l'Amérique, sur la liberté de pouvoir choisir sa langue d'expression en tant qu'écrivain...). Le narrateur (qui n'est pas Renaud faut-il se rappeler la distinction?) donne des exemples il-



Jacques Renaud

lustres (p. 184) d'écrivains qui ont choisi d'écrire dans une langue autre que la leur : Beckett, Ionesco, Canetti. Malgré cela, il a la hantise de la trahison, craignant de passer par un traître aux yeux du directeur de la revue qui refuse son texte pour la raison idéologique énoncée plus haut.

«L'Espace du diable» apparaît comme un texte fort et d'actualité par le contenu de son discours et par sa mise en forme, c'est-à-dire l'intrication et l'hybridation heureuses des genres ou sous-genres novellistique, hyperréaliste, fantastique, intimiste, pamphlétaire... Le plus surprenant, c'est que tout ce qui est dit (solitude, peine amoureuse, développement de l'amitié homme-bête, misère du chômeur, de l'écrivain, problèmes d'écriture, de publication...) relève des lieux communs les plus répandus dans la littérature; et pourtant, à la lecture, on a l'impression de lire du neuf. Cette nouvelle montre que l'écriture, pour peu qu'elle soit maniée avec la dextérité dont fait preuve ici Renaud, peut renouveler les vieilles problématiques. Il faut relire *Le Cassé* (et le corpus des années 1960) à la lumière de ce qui est énoncé dans *L'Espace du diable*. Avec des œuvres comme celle-ci, la problématique du fantastique (et du réalisme) québécois

se trouve à prendre un éclairage nouveau : à 25 ans de distance avec *Le Cassé*, ce texte met à nu un certain état d'esprit latent — et refoulé — depuis des décennies (le sentiment d'étouffement dans l'espace national et le désir de prendre une place dans l'espace nord-américain). Jamais, dans un autre texte fantastique québécois, le «message» n'a été aussi clair. Quoi qu'on en pense, et quelles que soient nos positions idéologiques, *L'Espace du diable* donne à réfléchir, bouleverse les idées reçues, ce qui est le propre des œuvres marquantes. □

Notes

1. Jacques Brossard, *L'Oiseau de feu*. 1. *Les Années d'apprentissage*, Montréal, Leméac, 1989, x, 471 p. (Collection «Roman»). [Ma dernière chronique portait sur cette œuvre.]
2. Claude Mathieu, *La Mort exquise et Autres Nouvelles*, Montréal, le Cercle du livre de France, 1965, 143 p. [Réédité à Québec, L'Instant même, 1989, 111 p.]
3. Jacques Renaud, *Le Cassé* suivi de quelques nouvelles, Montréal, Parti pris, 1964, 124 p. [Réédité aux mêmes éditions en 1977 et dans la collection Typo en 1989].